

Musiques du monde

Une longue marche

Dominique Moons-Escande

« Le peuple palestinien vit dans un beau pays, il est très heureux quand les fleurs d'amandiers éclouent au printemps, il s'en réjouit. Si l'occupation parvient à masquer la joie dans nos cœurs, cela veut dire que l'occupation a occupé nos âmes. »

En phase avec la poésie et l'engagement du poète Mahmoud Darwich, le trio de oudistes des frères Joubran révèle depuis plusieurs années déjà la beauté d'une musique palestinienne moderne, ancrée dans les traditions ancestrales. Nés à Nazareth, dans une famille de plusieurs générations de musiciens-luthiers, les trois frères, Samir, Wissam et Adnan maîtrisent la facture et le jeu de l'oud dans leurs moindres détails.

Comment, d'un simple « morceau de bois » (traduction arabe de l'oud), est-il possible d'extraire un tel instrument ? Perfectionné sous le califat abbasside auprès de musiciens comme Zalzal Mansûr (?-791) qui ajouta notamment deux cordes à l'instrument, le luth oriental se compose d'une grosse caisse piriforme à manche court, sans frettes. Si le dos de l'oud est l'objet d'un raffinement extrême (incrustations de marqueterie), la table de résonance dotée d'une ou plusieurs rosaces laisse échapper des sons graves.

Chez les Joubran, l'oud est comme un membre de la famille. « Quand je suis né, mon père fabriquait un oud, mon frère jouait de l'oud et ma mère chantait », rapporte Wissam. Avec des fréquences proches de la voix humaine, les sonorités de l'oud sont aussi vibrantes que les pizzicati des violoncelles et ses harmoniques se rapprochent de la harpe. Aujourd'hui, la communication entre les trois frères passe surtout par ce dialogue instrumental : un jeu acrobatique, intense et subtil qui se révèle sur la scène.

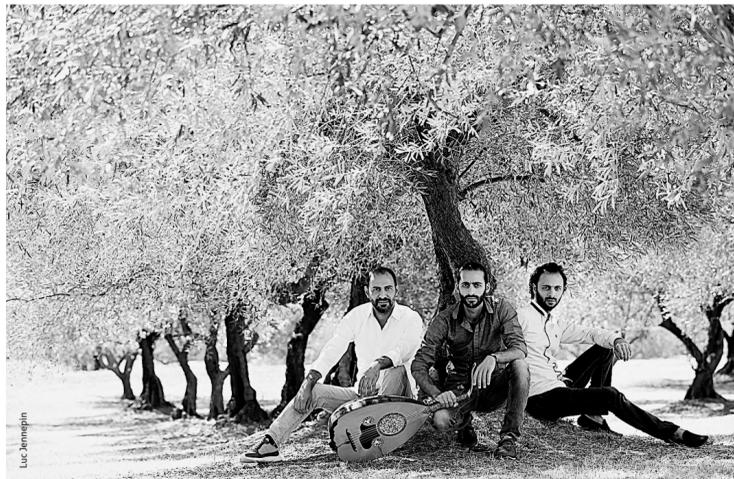
De cette conversation fraternelle – les trois frères s'entendent bien (au sens acoustique du terme) –, surgit une musique orientale unique, composée tout en étant improvisée, choyant la résonance, la précision, le silence et l'espace entre les notes. Il ne pourrait y avoir d'improvisation à ce niveau d'excellence sans une maîtrise virtuose de cet instrument emblématique de la musique arabe. Si rien n'est écrit, tout est minutieusement composé dans leurs têtes : un enchevêtrement savant de modes (*maqâm*), de mélodies et de rythmes (*iqâ*), si incroyablement

le trio de oudistes des frères Joubran révèle depuis plusieurs années déjà la beauté d'une musique palestinienne moderne, ancrée dans les traditions ancestrales

agencé que l'auditeur n'en perçoit plus que l'émotion. L'improvisation ne peut jamais être rejouée, c'est un travail de musique écrite spontanément, qui s'élabore dans l'instant. Et la magie opère dans l'insolence de ce moment unique, où chaque parcelle improvisée de cette musique ancestrale, s'avère parfaitement inédite.

À la Philharmonie, ils nous présentent, adapté au live, leur dernier album : *The Long March*, mixé par le producteur parisien Renaud Letang, où ils retrouvent la voix de leur compatriote Mahmoud Darwich. Ils s'associent également au légendaire Roger Waters (Pink Floyd) pour le titre *Carry the Earth* dédié à tous ceux qui résistent pour leur terre, et à quatre de leurs jeunes cousins assassinés en jouant au football sur une plage de Gaza. La métaphore de la marche opère admirablement pour un trio en quête constante de nouvelles sonorités. À moins qu'il ne s'agisse d'une longue marche pour la paix.

Trio Joubran : *The Long March*, samedi 18 janvier à 20 heures à la Philharmonie Luxembourg. (Le concert sera précédé du film *Al Oud – Das Holz* (en allemand) à 18h15 en Salle de Musique de Chambre ; informations et tickets : philharmonie.lu.)



Le Trio Joubran sera ce samedi 18 janvier à la Philharmonie

Musées

Des films pour rappeler la tragédie

Florence Lhote

Le Mudam projetait mercredi dernier, dans le cadre de la rétrospective David Wojnarowicz intitulée *History Keeps Me Awake at Night* deux films : *Blue* (1993) de Derek Jarman et *Red Red Red* (2011) de David Oscar Harvey. Ces deux films s'inscrivaient dans le cadre d'une proposition du curateur Julien Ribeiro, fondateur du Lavoir Public, espace de création dédié aux écritures en mutation à Lyon qu'il a dirigé jusqu'en 2016 et qui travaille sur les impacts de la politique sur nos vies et processus de création. La place des minorités tient un rôle central dans ses recherches. Les films *Blue* et *Red Red Red* s'intéressent tout particulièrement à la place de ces minorités lors de la crise du VIH/Sida dans les années 90. Donnant à lire la « représentation du VIH » à intégrer comme « fait social total » pour Julien Ribeiro, ces films mettent en lumière la manière dont l'épidémie impacte encore considérablement nos vies, des années plus tard. Alors que l'historicisation et la patrimonialisation du VIH/Sida débute seulement, une grande exposition doit voir le jour à ce sujet au Mucem de



L'exposition de David Wojnarowicz au Mudam

À propos de *Colours of Aids*, projections autour de David Wojnarowicz au Mudam

Marseille au Comité de suivi de laquelle est attaché Ribeiro, ces films rappellent la tragédie. Une tragédie dont on aurait bien tort de penser qu'elle s'est achevée d'une part, qu'elle ne concerne que les minorités sexuelles d'autre part, insiste Julien Ribeiro.

« **Film-testament** » *Blue* (1993), douzième et dernier long métrage du réalisateur Derek Jarman, peut s'assimiler à un « film-testament ». À l'instar de Wojnarowicz, Jarman est décédé des suites de complications liées au Sida. Le film est sorti quatre mois avant sa mort et semble engrammer sur sa pellicule toute cette part de polychromie refoulée. Des voix s'agitent sur la toile. Des voix venues de la maladie. Celle du réalisateur notamment, qui discute avec ses collaborateurs de longue date et décrit sa vie et sa vision. Il était, en raison de la maladie, partiellement aveugle au moment de la sortie du film. Le regard qu'il pouvait porter sur ce qui l'entourait se réduisait à ces nuances de bleu. La toile du film, celle où s'agitent les voix, reste imperturbablement bleue durant la projection. Il en ressort une aura singulière de ce film et l'impression que la machine à laver qu'on entend à un moment s'émouvoir est à l'image de l'électroencéphalogramme bondissant, à l'image de ces souvenirs ramassés essorés que Jarman évoque, à l'image de la condensation d'une mort rôdant, non convoquée. Quand le deuxième film, court-métrage, *Red Red Red* (2011) se fait davantage accusatoire, Ribeiro sollicite la notion du théoricien du postcolonialisme Achille Mbembe, le « nécropolitique » pour expliquer l'emprise du pouvoir sur la vie et la mort.

« **Nécropolitique** » Film personnel et politique sur une loi votée par l'État de l'Iowa restreignant sévèrement les libertés sociales des personnes atteintes du Sida, *Red Red Red* envahit le regard du spectateur de vagues de rouge. Se superposant les unes aux autres, elles laissent bientôt place à une chambre d'hôpital. De la fenêtre, on aperçoit une forêt. Ce premier plan calme, intimité dévolue à la maladie, s'inscrit délibérément en contrepoint de la fureur du film : les images des manifestations des acteurs associatifs de la lutte contre le Sida aux États-Unis s'entrechoquent, la Maison Blanche se voit aspergée de rouge, indifférente et passive durant la crise du VIH/Sida. Asperger recueille toute une

Exposition(s)

Brelan de peinture



Roland Quetsch s'avère peintre, non moins constructeur

Lucien Kayser

Inutile de se donner la peine de chercher quelque point commun, un fil rouge qui mènerait de l'un à l'autre. Ils sont trois, dans l'ordre de notre progression dans la grande halle du Wandhaff, Roland Quetsch, Christian Floquet, Jim Peiffer, trois peintres, et sans doute, sans beaucoup de peine, aurait-on raison d'insister sur la couleur qui saute aux yeux, et avec de la bonne volonté, d'évoquer une certaine expressivité, qu'elle se manifeste dans la géométrie ou alors dans une figuration exacerbée. Laissons cela, on a la chance, le galeriste et les artistes en premier, d'avoir un espace de telle dimension, de telle organisation, qu'ils ont beau être trois, ils le sont en toute autonomie, chacun pour soi, et au visiteur il appartient d'y mettre son propre rythme.

De même, inutile de mentionner pour chacun des trois tels noms de l'histoire de l'art ; là encore, au visiteur d'établir les correspondances qu'il voit ou qu'il veut. Les noms qui viendraient à l'esprit ne seraient que des béquilles, empêcheraient de regarder et de juger par soi-même. Et à les choisir (trop) solides, ça n'étaye plus, ça cache, ça occulte.

Dans la grande halle du Wandhaff, chez Ceysson & Bénétière, ils ne sont pas moins de trois, en toute autonomie toutefois

Roland Quetsch s'avère peintre, non moins constructeur, par les matériaux qu'il emploie, par le traitement qu'il fait subir à ce qui constitue normalement une peinture. Il y a du bois, des couches comme dans un feuillement, de la toile, de la fibre, et une belle iridescence se posant là-dessus. Des œuvres sont au mur, d'autres au sol, il leur arrive d'être tant soit peu maltraitées, trouées, des parties en sont rassemblées par des attaches, et quand par exemple comme des moitiés d'étoiles tombées on ne sait de quel ciel pour être si colorées, sont posées sur leurs pointes, pour un peu on les surprendrait à bouger, à avancer.

De la variété, il en est dans les couleurs, jusqu'à ces belles peintures blanches, juste animées par quelque léger accent. De la variété, dans la présentation des plaques de bois, ce qui fait un entre-deux de peinture et de sculpture. Et c'est justement entre les deux que le visiteur poursuit son chemin, avant que son regard ne s'attache à plus de régularité, dans les acryliques de Christian Floquet où sur un fond, des formes géométriques, à angle droit, se détachent, des losanges par exemple dans une série de la plus grande harmonie, des formes, logiquement, et des couleurs.

Pas d'expérimentation autre, même si les formes peuvent varier légèrement, sans abandonner toutefois la stricte géométrie, que ce jeu, cette juxtaposition avec la couleur, la peinture donc réduite à ses constituants dans sa pureté, son essence même. À l'opposé, on ne peut plus extrême, de l'exubérance de Jim Peiffer.

Voilà une peinture qui a l'abondance de la végétation des pays tropicaux, d'une vitalité irrépressible. Et les totems qui balisent notre chemin ne s'opposent pas à pareille image, au contraire. Nous sommes dans une jungle de peinture, à coups de machette il faut couper les lianes, traits dansants, ronds tournants, pour découvrir telles scènes, telles figures. C'est un peu aussi comme si elles sortaient de quelque rêve, ou cauchemar peut-être. C'est foisonnant, c'est pléthorique, cela dit, c'est parfaitement maîtrisé.

Et pour nous changer, il est tels papiers, plus légers, tels portraits où le crayon réussit à nous faire passer bien de la sensibilité, avec toujours quelque chose qui inquiète peut-être plus qu'il n'émeut. Pour le reste, la peinture de Jim Peiffer renvoie au théâtre, et acteurs, costumes, actions et décors s'entremêlent dans une confusion bizarre, jubilante ou effrayante, à nous de décider.

Christian Floquet, Jim Peiffer et Roland Quetsch exposent chez Ceysson & Bénétière au Wandhaff jusqu'au 15 février ; ouvert du mercredi au samedi de midi à 18 heures ; www.cejssonbenetiere.com

symbolique : sexualité et morale s'entrecroisent. Les visages d'amis du malade inondent l'écran, une réponse à l'invisibilisation. *Red Red Red* montre l'implication du pouvoir dans les stratégies de vie, ce que Michel Foucault appelait « biopolitique », mais également dans les stratégies de mort, le « nécropolitique » développé par Mbembe.

Pour poursuivre l'exposition, le 19 janvier prochain, l'historienne de l'art Élisabeth Lebovici, auteure de *Ce que le Sida m'a fait* sera en discussion au Mudam (à 15 heures) avec Christophe Gallois, curateur au Mudam. Le finissage de l'exposition le 9 février présentera *Regards Croisés* (à 15 heures), visite-conférence avec Tom Hecker, président de Rosa Lëtzebuerg asbl et un workshop grand public avec le *street artiste* Sascha Di Giambattista (de 10 à 18 heures).

Exposition David Wojnarowicz, *History Keeps Me Awake at Night*, jusqu'au 9 février au Mudam ; www.mudam.lu.